

## Quelques épisodes dans la vie de l'avenir

Daniel Canty

Numéro 106, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79453ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

### ISSN

2368-030X (imprimé)

2368-0318 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Canty, D. (2015). Quelques épisodes dans la vie de l'avenir. *ETC MEDIA*, (106), 38–43.

QUELQUES ÉPISODES

DANS LA VIE

DE L'AVENIR

J'aimerais profiter de cette tribune sur les arts numériques à Montréal pour vous relater quelques épisodes de la vie locale de l'avenir. Je suis venu au monde dans les années soixante-dix et Montréal m'apparaît, avec un certain recul, comme une ville de science-fiction vécue. Les arts numériques m'y semblent profondément liés à un complexe imagino-industriel dont nous gagnons à assumer la narration. Leur enracinement dans notre terroir, leur prégnance dans notre imaginaire, remontent beaucoup plus loin qu'aux dernières décennies de leur essor. Plutôt que de me concentrer sur les accomplissements d'artistes particuliers, je souhaite donc proposer ici quelques pistes de réflexion générale, dans l'espoir d'éclairer le récit de nos origines, qui est aussi celui de notre temps.

Les circonstances de ma naissance m'ont permis d'accéder à un point de vue fantasmagorique privilégié pour mesurer l'impact de l'avenir sur l'imaginaire. L'époque de mon enfance, de mon adolescence et de mon adulescence a été marquée par l'application massive, dans tous les domaines du savoir, de la pensée computationnelle et de ses corollaires néo-libéraux; elle fut traumatisée par le bras de fer balistique de la guerre froide, le spectre de la crise écologique, la pandémie amoureuse du syndrome d'immuno-déficience acquise et la médicalisation généralisée de nos états d'âme. La fin de l'ère spatiale aura en effet correspondu à un certain repli de l'humanité sur elle-même, coïncidant avec l'âge d'or de la commercialisation, légale et illégale, des psychotropes. *Dépression, hyperactivité, autisme léger...* qui a besoin de visitations extra-terrestres quand nous disposons d'autant de façons de nous déclarer étrangers à nous-mêmes et d'invoquer la pharmacopée ? Depuis le décodage des codes du vivant, nous nous prenons pour les mutants du génome... Mais je m'aventure sans doute trop avant.

À une échelle plus domestique, ma génération a connu l'avènement de la télévision câblée et de la télécommande, de la micro-informatique et du Web, le passage du Walkman au iPod, la démultiplication de la téléphonie cellulaire, puis de ses incarnations dites *intelligentes*... J'ai vécu les derniers jours de l'ascendant catholique sur l'éducation québécoise, connu les lueurs déclinantes d'Expo 67, cité d'humanisme postchrétien émergée des eaux du fleuve pour motiver les espoirs les plus brillants, et annoncer l'ère de la simulation à venir. (À noter que j'y dois mon existence, puisque c'est là que mes parents ont commencé à se fréquenter). J'ai vécu l'atterrissage du stade olympique sur la planète Hochelaga, les échecs référendaires répétés de nos forces rebelles, l'exil d'une certaine élite anglophone argentée et l'ascendance métropolitaine de Toronto... L'époque de mon enfance était



La géosphère en flammes, 20 mai 1976. © The Montreal Gazette.

celle de *Star Wars*, des premiers *blockbusters* et des séries télévisées qui se proposaient d'en prolonger les profits. La rumeur de galaxies habitables, d'un temps proche et lointain, en l'an 2000, où nous vivrions nos vies futures dans un anglais doublé pour notre bénéfice, nous parvenait du fin fond de nos téléviseurs, éclatait comme une nova sur les écrans des cinéplex...

Se surprendra-t-on que de nos jours, ces images de nos enfances se réincarnent encore et encore, spectres de notre mémoire collective, clonées avec force effets numériques au bénéfice de nos imaginaires vieillissants ? Cela dit, nos fantasmes se sont corsés avec la puberté, dans les années quatre-vingt, où les noirs accents de *Blade Runner* s'accordaient parfaitement aux sévices mentaux et corporels de l'adolescence. À mon sens, il est dans l'ordre des choses qu'un garçon québécois – qui bien que plus âgé que moi, a lui aussi dû se prendre pour Han Solo – tourne une suite à ce film noir d'avenir...

Notre génération était aux premiers rangs pour observer la trajectoire qui relie les expérimentations argentiques d'un Norman McLaren aux *Images du futur*... Bientôt, des légions de *geeks* exaltés, émergés des sous-sols de banlieue fabriquaient, dans des bases secrètes de Montréal, les nouveaux dinosaures et le feu des plus terribles incendies cinégéniques. Aujourd'hui, ces raisons sociales *made in Québec* appartiennent à des intérêts transnationaux, et c'est l'Ex-Centris, avec son nom futuro-latinisant, ses allures de décor rejeté du tournage du *Cinquième élément*, qui fait figure de relique... *Je me souviens*... Un moment, Steven Spielberg et ses associés ont même proposé d'installer dans la zone libre d'impôts de l'ancien aéroport de Mirabel, palais moribond de nos ambitions modernistes, un centre de postproduction. Ils connaissaient bien, comme les anciens tisserands du pouvoir, l'application au travail des artisans québécois... Enfin, ce sont des garçons de mon âge, rêveurs rescapés des *raves* des années quatre-vingt-dix, qui ont imaginé les patrons électroluminescents dont brillent aujourd'hui nombre de casinos de Las Vegas, d'Atlantic City ou de Dubaï. Leurs entreprises me semblent pétiller du même enthousiasme aveugle que la robe à paillettes d'une Céline Dion, et j'en appelle aux pouvoirs d'état pour imposer la loi du 1 % au capital de virtualité de ces compagnies, et ainsi les encourager à prêter leurs moyens à des créateurs locaux, plutôt que de les asservir à leurs visées clientélistes...

Trop souvent, Montréal fabrique des images, et des avenir, qui ne sont pas tout à fait les siens.

Cette pensée me propulse vers des évidences passées. J'ai récemment appris que Stanley Kubrick emprunta le cosmos de son *Odysée de l'espace* (1968) au *Universe* (1960) de



Charles Michaud, les ruines de Mirabel,  
 stjrome.topolocal.ca, 20 mai 2015.

Colin Low et Roman Kroitor, qui l'avaient bricolé avec une équipe de l'ONF, à la frontière de Ville Saint-Laurent et de Baïkonour. Mais ce qui m'inquiète un peu, et me fascine davantage encore, c'est qu'il y a quelques années, j'ai réalisé que je reconnaissais inconsciemment, sans avoir vraiment fréquenté leurs œuvres, Buckminster Fuller, architecte de la géode de l'île Sainte-Hélène, ou John Lilly, « l'homme qui parlait aux dauphins », apôtre de la psychédélie exploratoire et visiteur fréquent de l'Institut neurologique de Montréal, lui dont les expériences sur l'isolation sensorielle ont inspiré les dérives psychoarchaïques de *Altered States* de Ken Russell (1980), où William Hurt laisse s'épanouir son préhistorien intérieur... Cette familiarité avec les figures d'une science-fiction vécue tient-elle de la prescience ou du déjà-vu ? Montréal est un attracteur étrange. Le temps y dessine des volutes autour de lui-même, dépose en nous ses engrammes, images de synthèse des avenir possibles, où la flèche du temps semble vouloir se déployer dans plusieurs directions à la fois... D'ailleurs, saviez-vous que des géomètres de l'Université McGill contribuaient au développement du cryptage quantique et de la computation future qui permettront à nos machines d'échapper à la binarité du bit pour épouser les patrons d'une pensée plurielle, d'une réalité chatoyante d'incertitude ?

La fiction est un repli du réel, où le temps tente d'échapper au temps. Je conclurai ce diaporama des futurs antérieurs de notre montréalité avec un flash-back sur une des entreprises improbables du regretté Robert Altman. En 1979, ce natif de Kansas City, qui constituait une nouvelle vague à lui seul, tourne le discutable *Quintet* dans les ruines de Terre des hommes. Je ne sais pas si c'est à ce moment qu'il rencontre Pierre Mignot, d'Outremont, qui assurera la direction photo de nombre de ses films; en tout cas, les pouvoirs locaux l'accueillent à bras ouverts. Dès le plan d'ouverture du film, on comprend qu'une

nouvelle glaciation recouvre les ouvrages de la civilisation : le fuselage enneigé d'un convoi miroite dans les neiges comme le squelette de quelque reptile antédiluvien, alors que Paul Newman s'avance sur la plaine glacée en compagnie de la dernière femme fertile du monde, Bibi Andersson, rescapée des cauchemars scandinaves de Bergman pour se perdre dans notre paysage purgatorial. C'est Bombardier, dans un acte d'imagination gracieux, qui fournit le train de la fin du monde à la production. Est-ce que notre dérive corporatiste actuelle vous inquiète autant que moi ? Bombardier et Alcan n'ont même pas eu l'occasion de fabriquer les trains à haute vitesse que je rêvais de voir filer dans le corridor Windsor-Québec, de nous relier à New York ou Boston en quelques heures, alors qu'ils sont menacés d'être rachetés par des intérêts étrangers. Et voilà que je les retrouve échoués d'avance dans un film des années soixante-dix. *Sorry gang*, pour reprendre la formule navrante de Guy Laliberté... *Quintet* a beau être un film médiocre, ses images savaient sur nous des choses que nous refusions de voir en face. Dans les halls d'une Cité perdue, installée dans l'ancien centre de contrôle de l'Exposition universelle, orné pour l'occasion de jolies stalactites de glace, fruits des efforts et des boyaux du département des incendies de Montréal, des citoyens de l'avenir vivent leur vie abandonnée à un pervers et mortel jeu de hasard. Je ne peux m'empêcher d'y reconnaître une préfiguration sinistre de la reprise du pavillon de la France par la société Loto-Québec.

\*

*Douce France, notre défaite.* Ces avenir de fabrication que j'évoque en rafale nous éloignent-ils vraiment de notre sujet ? Il y a à peine trois semaines de cela, l'animateur d'un centre d'art numérique français, la conscience enfumée par le whisky irlandais de mes ancêtres paternels, assurait la troupe de Québécois dont je faisais partie que nous venions d'un pays

et d'un continent sans grande histoire. Vous aurez compris que mon hôte, comme nombre de ses compatriotes, appréciait l'hyperbole. Pourtant, plus tôt dans la soirée – ayant nié la contribution de la culture britannique au patrimoine mondial et l'existence de fromages *véritables* au Québec<sup>1</sup> – il avait admis que Montréal représentait un des principaux, sinon le premier, foyer des arts numériques planétaires. *Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font...* La formule chrétienne me vient à l'esprit en même temps que son équivalent logique : *Does not compute*. Les arts numériques existeraient-ils, dans la perspective de certains de leurs plus ardents défenseurs, hors de l'histoire ? Ou dans un présent difficile à localiser, parce qu'ils ressemblent trop à des avenir non advenus ?

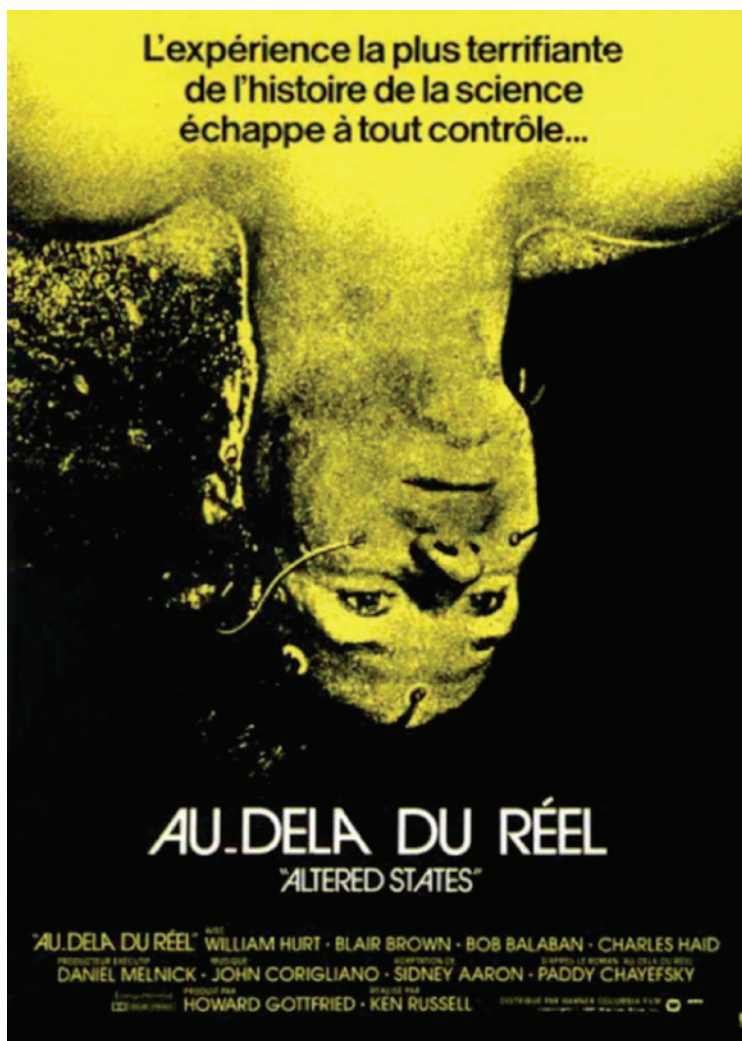
Les histoires du Québec ont depuis toujours maille à partir avec le présent. C'est sans doute une conséquence de cette mythologie de la défaite et de l'exception culturelle qui remonte aux jours de la conquête, et que génération après génération – qu'ils se situent du côté des masses subjuguées ou comptent parmi les collaborateurs conscients des avantages immédiats à tirer des *intérêts étrangers* – les Québécois ont intériorisée, et qui me semble être à la racine de cette fine tradition du dépit intellectuel, et, plus vulgairement, du chialage, qui me semble être un des traits constitutifs de notre caractère national, et dont ce texte tire une grande – et fort positive – part de son élan. Prochain épisode dans la vie de l'avenir : la déclaration d'interdépendance des arts numériques ?

Notre analyse gagne à être revisitée à l'aune de nos fantasmes partagés. À quoi tient notre foi en certaines fictions – et modes de la fiction –, au détriment des autres ? Avant de quitter le Québec, j'avais partagé une conversation passionnante avec un artiste constructeur de machines sonores et ambulatoires, variation mutante sur la tradition locale du *paten-*

Richard Buckminster Fuller devant  
le Pavillon des États-Unis  
d'Amérique à l'Expo 67. ©  
Bettman/Corbis.



Affiche pour la version francophone  
du film de Ken Russell,  
*Altered States*, 1981.



teux. Il partageait avec moi sa passion indéfectible pour la lecture – des ouvrages sur la cybernétique, le *Vermillion Sands*, de J. G. Ballard... – pour ensuite confesser qu'il ne lisait jamais de fiction québécoise. Je me demandais s'il avait bien considéré à qui il parlait. Je ne lui en veux pas, mais je m'inquiète. Sur le coup, j'ai oublié de lui faire valoir que lui aussi fabriquait des fictions, que la *fiction*, qu'elle soit écrite ou construite, tire son étymologie de *fin*go, croisement, par le truchement de doigts prestidigitateurs, du *façonnage* et de la *feinte*. La formule peut paraître pédante, elle a l'avantage d'être vraie. La prochaine fois que je le croiserai, je lui parlerai de *La manufacture de machines* (1976) de Louis-Philippe Hébert, en espérant que sa lecture engendre quelque nouvelle créature d'atelier. La littérature préférée de la plupart des artistes formés dans nos écoles d'art visuel et médiatique est

théorique. J'ai tendance à aborder cette littérature comme une sorte de science-fiction dont les personnages principaux seraient des concepts. (Dans cette perspective, la théorie apparaît comme une littérature de genre, qui aurait pris la place de la littérature spéculative dans nos imaginaires adultes.) Je ne peux m'empêcher de me souvenir, en entendant le type d'énormités postcoloniales que j'ai dû subir en France, ou le déni par un collègue d'un pan entier de ma pratique, que nous vivons, aux dires d'une certaine orthodoxie philosophique continentale, au cœur battant du postmodernisme et de la simulation. Comment oublier que Jean-François Lyotard a réalisé son rapport sur *Les problèmes du savoir dans les sociétés industrielles les plus développées*, éventuellement connu sous le nom de *La Condition postmoderne*, pour le compte du Gouvernement du Québec,



Le pavillon thématique de l'Expo 67.  
Transfiguré pour Quintet, 1979.



Jean-François Lyotard, *Les problèmes du savoir dans les sociétés industrielles les plus développées*, Conseil des universités, Québec, 1979.

et ce, l'année même où Robert Altman tournait sa dystopie dans les ruines de notre futur antérieur ? Ou que la description de la ville irréaliste avec laquelle Jean Baudrillard ouvre son best-seller de notre inexistence relative, *Amérique* (1997), a été inspirée par le centre-ville de Montréal ?

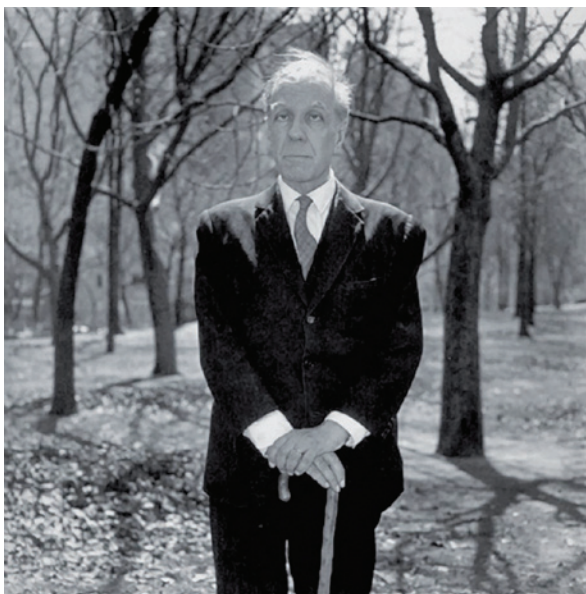
Il est bon de se méfier des généralisations, particulièrement lorsqu'elles s'appliquent à nous, et plus encore lorsqu'elles tentent de miner les fondements de notre expérience vécue. Je suis un homme de mots et d'histoires, avec un *s*. J'ai encore foi dans le pouvoir sacré du récit, et de l'anecdote, une de ses formes les plus humbles, à nous ramener à nous-mêmes. L'élan de mon collègue montréalais est pur, mais je lui souhaite d'apprendre à reconnaître les solidarités qui l'environnent. Parce que nous croyons qu'elle ne nous appartient pas en propre – parfois même, qu'elle n'existe pas –, nous avons de la difficulté avec la narration de notre, de nos propres histoires, et nous allons jusqu'à mettre en doute leur réalité.

La rixe gallique s'est résolue, le matin suivant, par des rétractions relatives – mon interlocuteur m'a accusé de pratiquer un *hyperhumour* québécois au troisième degré – et de belles promesses de sobriété future. Hélas, lorsque le débat se corse, les héritiers des cultures impériales en déclin ont une fâcheuse tendance à se réclamer de leurs pouvoirs acquis. Mon arme secrète consiste alors à évoquer les fils mêlés de notre héritage, la génétique emberlificotée de nos origines, surtout, à sonder nos connivences niées.

Quoi de mieux que d'en appeler aux gloires d'un empire rival pour ébranler les certitudes ? Nous avons beau vivre en pleine postmodernité, la

généalogie des arts numériques a tout à voir avec la philosophie analytique, redevable à notre héritage anglo-saxon. Je reviens d'un séjour de six mois à Londres, et pour lui faire valoir la relativité de nos positions respectives, j'ai cru bon de partager avec mon hôte français un épisode du début du 21<sup>e</sup> siècle, alors que le très britannique Peter Greenaway était de passage à Montréal pour présenter sa fantasmagorie en numécolor, *The Tulse Luper Suitcases* (2005), mettant en vedette la répliquante québécoise Caroline Dhavernas. En compagnie d'une délégation

diplomatique du Festival du nouveau cinéma et des nouveaux médias, j'étais alors chargé de guider le cinéaste à travers l'exposition d'installations abritées à la SAT. Au sous-sol, Alexandre Burton, qui arborait alors le cheveu long et les *combat-shorts* des jeunesses alternatives, montait laconiquement la garde à côté de deux écrans minuscules, suspendus dos à dos au plafond de l'ancienne boucherie. Il explique le dispositif à l'auguste visiteur, dont l'étoile avant-gardiste allait en pâlisant, et qui cherchait de nouveaux stimuli dans la mouvance néo-médiatique de l'heure,



Jorge Luis Borges par Diane Arbus, 1968. Photographie.



La pleine lune et le pavillon des États-Unis d'Amérique à l'Expo 67.  
© Estate of Richard Buckminster Fuller.

par exemple, en déclarant aux croyants que le *remote control* avait marqué le trépas du cinéma, médium dont il tirait néanmoins son indiscutable ascendant sur la production culturelle qui lui était présentée. Sur le petit écran, un code se renouvelait devant nos yeux. Au revers, pour la durée entière du festival, une courbe Bézier était reconfigurée selon toutes les combinaisons possibles. L'installation, intitulée *Toutes les images possibles*, était une *Gedankenexperiment* en acte, incarnant en un objet concret les deux versants de la pensée numérique : son écriture chiffrée, ses images computables, le chiffre et son signe. Mais la réalité de sa réalité, comme toujours, se jouait ailleurs. Greenaway, la posture impeccable dans son complet Armani, le regard bleu acier, a eu ces paroles mesurées : *It's like that tale by Borges, where the map equals the territory*. Je ne pouvais que me réjouir de ce retour littéraire. Parfois, on n'a pas le choix de revenir aux histoires pour nommer ce qui n'a pas de fin...

D'ailleurs, Alexandre n'a pas eu le temps de répondre avant que Luc Courchesne, s'avisant de la présence du maître anglais, interrompe la conversation pour nous entraîner vers le prototype de son nouveau dispositif de projection immersive, liaison transtemporelle miniature entre la *bucky-ball* de l'île Ste-Hélène et la satsphère future. Nous nous glissâmes sous le dôme. Peter Greenaway, jetant un regard à la ronde du haut de ses deux ou trois mètres mythologiques, eut ces mots : *Interesting, but how come the image quality is so bad?*

Cher Peter, Luc ou tout autre... Les images, hélas, ne se suffisent jamais à elles-mêmes. Dans mon souvenir, qui est un miroir déformant, l'œuvre d'Alexandre tentait d'épuiser toutes les recherches d'images possibles du Web, pulsant à travers le foisonnement génératif du Google, trop rapidement pour que le regard se fixe. J'aurais aimé pouvoir y retrouver, ne serait-ce qu'en pensée, la sarabande des visions

détournées du futur que j'ai partagées avec vous. Mais cette œuvre-aleph n'est qu'une vue de l'esprit. Son histoire déborde de la réalité immédiate. Comme celle des arts numériques, elle est redevable à des idées lointaines, qui ont de loin précédé l'incarnation physique des machines, et qui continueront de la devancer. Ces histoires, qui sont aussi les nôtres, tiennent à l'instabilité constitutive du temps. Elles rayonnent entre ses interstices. Ni nous ni d'autres ne saurions en décréter les fins.

Daniel Canty,  
agent transtemporel

<sup>1</sup> Question ontologique à débattre dans vos temps libres : est-ce que la négation du fromage québécois par un esprit français entraîne la négation réelle du fromage québécois ?